

Kenan Görgün

Anatolia Rhapsody

D O S S I E R

P É D A G O G I Q U E



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

■ ARCHIV
ES & MUS
EE DE LA LITT
ERATURE



Pour s'assurer de la qualité du dossier, tant au niveau du contenu que de la langue, chaque texte est relu par des professionnels de l'enseignement qui sont, par ailleurs, membres du comité éditorial Espace Nord : Laura Delaye et Rossano Rosi. Ces derniers vérifient aussi sa conformité à l'approche par compétences en vigueur dans les écoles francophones de Belgique.

Le présent dossier s'adresse à des élèves du troisième degré de l'enseignement secondaire (cinquièmes et sixièmes). Les diverses activités proposées sont en lien avec les compétences du cours de français (UAA).

Les documents iconographiques qui illustrent le présent dossier sont gracieusement fournis par l'auteur, Kenan Görgün ; ces images sont téléchargeables sur la page dédiée du site **www.espacenord.com**.

Elles sont soumises à des droits d'auteur; leur usage en dehors du cadre pédagogique défini par le présent dossier et sans accord de leur auteur engage la seule responsabilité de l'utilisateur.



F É D É R A T I O N
WALLONIE-BRUXELLES

© 2021 Communauté française de Belgique

Illustration de couverture : © Enes TekeSin (Pexels).
Mise en page : Emelyne Bechet

Kenan Görgün

Anatolia Rhapsody

(roman, n° 388, 2021)

D O S S I E R

P É D A G O G I Q U E

réalisé par Simon Marlier



Table des matières

1.	L’auteur	5
1.1.	Une trajectoire	5
1.2.	Un écrivain	6
1.3.	Un scénariste	6
2.	Contexte	7
2.1.	Contexte de rédaction	7
2.2.	Contexte de publication	8
3.	Résumé du livre	9
4.	Analyse	10
4.1.	Un roman de soi	10
4.2.	Un roman de l’immigration	12
4.2.1.	Grande Histoire de l’immigration	12
4.2.2.	Petite histoire de l’immigration	13
4.3.	Un roman pluridisciplinaire	16
5.	Propositions de séquences/activités	19
6.	Bibliographie	22
7.	Annexes	22

1. L'auteur

1.1. Une trajectoire

Auteur belge d'origine turque, Kenan Görgün naît à Gand le 18 avril 1977. Sa famille déménage dès son plus jeune âge pour la région bruxelloise. Le goût de l'écriture naît très tôt chez lui (il écrit sa première nouvelle, *Ghost Billy*, à quatorze ans). Il décide d'ailleurs d'arrêter sa scolarité à seulement dix-sept ans pour s'y consacrer. Il enchaîne les métiers alimentaires pour gagner sa vie : primeur, veilleur de nuit...



Kenan Görgün adolescent © Collection personnelle et familiale de Kenan Görgün



Kenan Görgün enfant, accompagné de son frère et de ses parents
© Collection personnelle et familiale de Kenan Görgün

1.2. Un écrivain

Kenan Görgün suit les cours d'écriture du professeur et écrivain Gustave Rongy. Il contribue d'abord à la revue *Marginales* avant de publier ses premiers poèmes et nouvelles (*L'Enfer est à nous*¹ en 2005² et *Mémoires d'un cendrier sale* en 2006³). Auteur prolifique, son aventure littéraire se poursuit chez Luce Wilquin (*L'ogre, c'est mon enfant* en 2006⁴, *Alcool de larmes* en 2008⁵) et First éditions (*Patriot act* en 2009⁶).

Il est consacré en 2007 quand Fayard publie son roman *Fosse commune*⁷ et qu'il reste en course jusqu'à la finale du Prix Rossel.

En 2014, il se tourne vers le pays de ses origines, la Turquie, et rédige deux textes publiés aux éditions Vents d'ailleurs (*Anatolia Rhapsody*⁸ et *Rebellion Park*⁹).

Le Prix Marcel Thiry lui est remis en 2015 pour *Delia on my mind*¹⁰. La même année, il s'essaie au théâtre et produit *J'habite un pays fantôme*¹¹.

Son dernier ouvrage en date, *Le Second disciple*¹², est publié en 2019 aux Arènes. Il est finaliste du prix Rossel en 2020.

1.3. Un scénariste

En parallèle à sa carrière littéraire, Kenan Görgün mène une vie de scénariste. Il est membre de l'Association des scénaristes de l'Audiovisuel. Il commence par travailler sur *9mm* de Taylan Barman en 2008. Il écrit un script en anglais, *Manchild*, qui reçoit le soutien de la Fondation Beaumarchais et est en lecture dans plusieurs agences artistiques anglo-saxonnes. Il achève la première saison du *Réseau Saphir*, série d'espionnage pour Canal + écrite en collaboration avec Elie Chouraqui et développe la mini-série fantastique *Hiverville* sous la houlette du groupe Telfrance.

Enfin, avec Saga Film et le soutien de la Communauté française, démarre en 2021 la production de son premier film comme réalisateur, *Yadel*.

¹ Lauréat du Prix Franz De Wever en 2006.

² GÖRGÜN (KENAN), *L'Enfer est à nous*, Louvain-la-Neuve, Quadrature, 2005.

³ GÖRGÜN (KENAN), *Mémoires d'un cendrier sale*, Bruxelles, Maelström, 2006.

⁴ GÖRGÜN (KENAN), *L'ogre c'est mon enfant*, Avin-sur-Hannut, Luce Wilquin, 2007.

⁵ GÖRGÜN (KENAN), *Alcool de larmes*, Avin-sur-Hannut, Luce Wilquin, 2008.

⁶ GÖRGÜN (KENAN), *Patriot act*, Paris, First éditions, 2009.

⁷ GÖRGÜN (KENAN), *Fosse commune*, Paris, Fayard, 2007.

⁸ GÖRGÜN (KENAN), *Anatolia Rhapsody*, La Roque d'Anthéron, Vents d'ailleurs, 2014.

⁹ GÖRGÜN (KENAN), *Rebellion park*, La Roque d'Anthéron, Vents d'ailleurs, 2014.

¹⁰ GÖRGÜN (KENAN), *Delia on my mind*, Bruxelles, Maelström, 2015.

¹¹ GÖRGÜN (KENAN), *J'habite un pays fantôme*, Bruxelles, Éditions Traverse, 2015.

¹² GÖRGÜN (KENAN), *Le Second disciple*, Paris, Les Arènes, 2019.



Kenan lors de ses premiers essais de cinéaste amateur, ici sur le tournage des *Larmes du Mal*, adapté, déjà, de l'une de ses nouvelles © Collection personnelle et familiale de Kenan Görgün

2. Contexte

2.1. Contexte de rédaction

Anatolia rhapsody est le septième ouvrage de Kenan Görgün. Il a 37 ans au moment de sa première publication. Ce texte est le premier volet d'une trilogie personnelle de l'aveu même de l'auteur :

Telle une boussole enterrée, une faille qu'il me faut suivre de près tandis que j'explore le territoire, il a résonné de plus en plus clairement sous le contenu de ce livre et remontera à la surface dans les deux autres ouvrages que je projette de lui consacrer.

Une trilogie qui verra nos démons intérieurs d'hier se muer aujourd'hui en hordes policières vêtues de noir, en forces oppressives de plus en plus abstraites, se déchaînant sur des êtres fragilisés, mais aussi, je l'espère, verra ces mêmes êtres se mobiliser, s'organiser, se dresser contre un ordre qui, dans son ambition de transformer le monde en marchandise, vise à laminer ce qui fait notre humanité. (p. 199)

Il s'y emploie à dresser le portrait d'une immigration encore et toujours en question, qui cherche toujours sa place, comme le prouve la dédicace :

Pour mes parents. Pour mes enfants.
Pour la première génération qui se sentira à sa place,
qu'on attend toujours et qui peut-être ne viendra pas.

Pour mes amis belges qui ont compris,
et ceux qui ont fait de leur mieux.

Pour tous les premiers arrivés et derniers servis de la terre.
Pour ceux et celles qui, aux quatre coins du monde,
cherchent un toit pour s'abriter et
une bouche pour crier leur humanité.

En parallèle avec la rédaction de ce texte, Kenan Görgün a fait le choix de s'expatrier en terre natale. Il s'est installé à Istanbul pour se rapprocher de ses racines. Le pays a été secoué par un mouvement protestataire en 2013, au moment de cette installation. En effet, Kenan Görgün a vécu de l'intérieur les manifestations de la place Taksim.

Ces manifestations avaient initialement pour but de protester contre la disparition du parc Gezi dans le projet de piétonnisation du centre d'Istanbul. Très vite, les revendications ont glissé vers une critique de la politique autoritaire du gouvernement de Recep Tayyip Erdogan. Des questions telles que l'écologie, la limitation de la vente d'alcool, l'ingérence du religieux dans le politique ou le rôle de la Turquie dans la Guerre en Syrie ont été abordés.

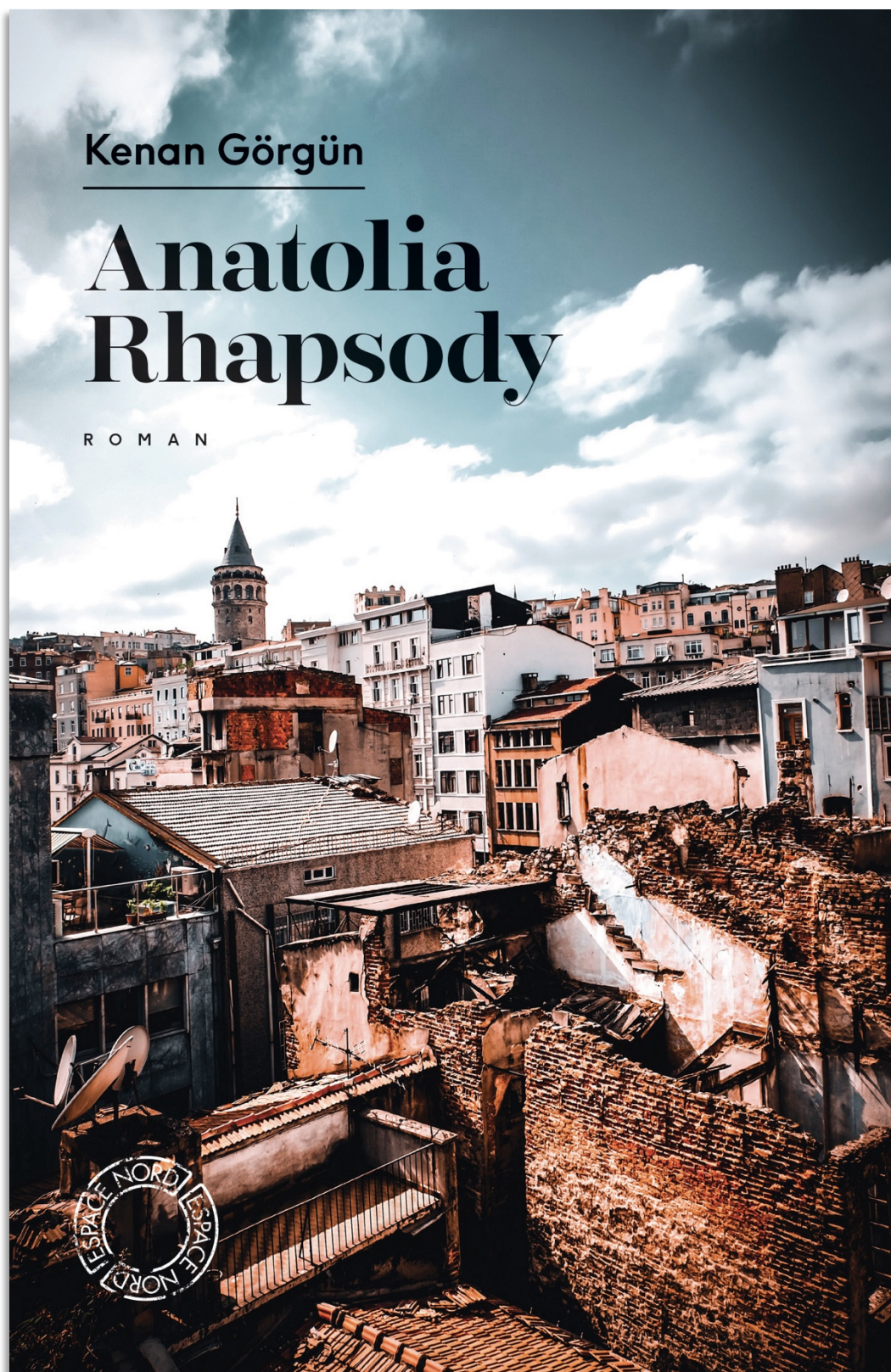
La police finit par réprimer le mouvement de révolte à grands renforts de gaz lacrymogènes le 31 mai 2013. Une soixantaine de personnes furent arrêtées et des centaines furent blessées. Les marques d'identification des casques des policiers avaient été masquées pour éviter toute enquête ultérieure.

2.2. Contexte de publication

La maison d'édition Vents d'ailleurs a été fondée en 1999 par Jutta Hepke et Gilles Colleu. Ils se sont donné comme projet d'éditer des textes venus de cultures d'ailleurs proches ou lointaines. L'objectif assumé est de construire une société plus humaine et solidaire à travers la connaissance des cultures mondiales. Ils revendiquent un anticonformisme, une diversité et une curiosité permanents qui leur permettent de bousculer les codes mais aussi d'éditer tant des romans que des albums jeunesse, artistiques ou de sciences humaines.

Jutta Hepke et Gilles Colleu tentent de créer des ponts entre les littératures du Nord et du Sud en devenant une caisse de résonance, un lien de contact entre lectorat du Nord et écrivains du Sud. À ce titre, publier l'œuvre de Kenan Görgün permet d'offrir une visibilité aux culture et littérature turques encore méconnues du public franco-belge. Ils ouvrent la brèche à un plus grand multiculturalisme. Des problématiques essentielles telles que la place de l'immigré au sein de la société qui l'accueille ou la question identitaire des immigrants de deuxième ou troisième génération sont ainsi mises au jour. Le projet poursuivi par Kenan Görgün dans *Anatolia Rhapsody* s'inscrit donc évidemment dans celui de Vents d'ailleurs.

3. Résumé du livre



Couverture de l'édition de la collection Espace Nord, 2021 © Espace Nord

Cet ouvrage est une longue méditation de Kenan Görgün qui se pose en narrateur autobiographique. Il y met en parallèle la grande Histoire de l'immigration turque avec la petite histoire de l'exil de sa famille. Il se questionne sur le rapport à l'autre et à la communauté, au passé et au présent, à la tradition et à la modernité, à l'accueil et au rejet de l'immigration.

Ce récit commence avec l'arrivée du père en Europe au début des années 70. L'Europe lui a tendu la main. À lui et à ses semblables. Des paysans d'Anatolie. Elle a besoin de leurs bras, de leur force de travail. Le père atterrit à Gand après un trajet à pied à travers trois frontières. Les siens le rejoindront, des frères, des sœurs, une épouse. Un fils naîtra. La famille déménagera pour la capitale belge.

L'enfant y grandira dans un contexte empli de son identité d'immigré. Une enfance de rue et de béton. D'amitié et de conflits. De bande et de bagarres. De communauté et d'individualité. Jusqu'à la décision de s'exiler aux sources, à Istanbul, pour y continuer sa quête identitaire dans un contexte contestataire sans précédent.

4. Analyse

4.1. Un roman de soi

S'il fallait catégoriser cette œuvre de Kenan Görgün, nous nous retrouverions face à un dilemme. Tient-elle plus du romanesque, de l'autobiographie, de l'autofiction, de la confession ou de tout cela à la fois ?

Si la trame s'avère être autofictionnelle plus qu'autobiographique – Kenan Görgün prenant la vie de ses parents et sa propre vie comme objet littéraire en y recréant à l'envi des passages –, *Anatolia Rhapsody* tient plus de la confession voire de la méditation que réellement de l'autofiction. En effet, l'auteur n'hésite pas à insérer des considérations politiques, philosophiques ou même artistiques aux éléments familiaux. Finalement, la trajectoire familiale n'a comme vocation que de servir de reflet aux enjeux de l'immigration. Elle n'est que le prétexte pour méditer sur les implications de l'exil sur les sociétés et les hommes. D'ailleurs, la conclusion que tire Kenan Görgün dans sa postface le fait presque glisser vers l'essai anticapitaliste :

En m'obligeant à fouiller en moi avec la plus grande sincérité, *Anatolia Rhapsody* m'a permis d'établir un premier contact avec les forces historiques qui ont forgé le phénomène de l'exil, du déchirement et, en l'espace de cinquante ans, fait du *déraciné* le personnage le plus tragique de cette guerre de l'Humain et de l'Argent. (p. 201)

L'écriture, l'art est-il le levier d'intégration de l'immigration ? Est-il son support ? Son aide ? Autant de questions relevées par Kenan Görgün. Coincé entre deux tensions contraires, il proclame à demi-mot croire à l'impact de l'art sur la société :

Nous [enfants de l'immigration] avons autant de chances de gagner que de perdre sur les deux tableaux, la victoire nous hissant alors autant que la défaite nous appauvrit. C'est une bataille que livre chaque enfant de l'immigration, et elle ressemble à la cause de l'art telle que la définit à merveille Stephen King dans *Écriture – Mémoires d'un métier* : « La réalité ne fait rien pour aider l'art, c'est même le contraire qui est vrai. »

Est-ce si surprenant ? (p. 53)

Il ne faudrait pas réduire l'ambition d'écriture de cet auteur et en faire un simple porte-parole des sans-voix, des immigrés, des *autres*. Son projet d'écriture va au-delà de l'immigration. Écrire est son intention. Il écrit pour écrire quoi que l'on en pense :

Quand j'ai commencé à écrire sérieusement (quand j'ai senti que cette démangeaison « plumitive » devenait plus qu'un passe-temps honteux !), j'ai pris une décision et je m'y suis longtemps tenu : je n'écrirais pas ce qu'on attend *a priori* d'un Belge d'origine turque. Je ne raconterais pas mon nombril interculturel, ma famille, son immigration en quête du « rêve européen », mes drames bilingues au contact d'une petite amie belge « avec qui on s'aime alors qu'on ne peut pas s'aimer ». Je me souviens de journalistes qui m'ont contacté à la publication de mon premier livre. J'étais enchanté par leur nombre. Puis j'ai compris qu'ils ne s'intéressaient pas à mon texte et j'ai déchanté. Ce qui les intéressait c'est que je sois d'origine turque, et visiblement le premier écrivain francophone d'origine. Quel bel exemple d'intégration, quel exotisme sophistiqué ! Ils voulaient me faire parler de ce que cela fait d'être Turc et écrivain. Et surtout, que pensais-je des Turcs et de la Belgique ? Étions-nous intégrés ou « ghettoisés » ? [...] J'ai refusé d'en rencontrer un certain nombre. Je publiais enfin un roman et on me demandait de parler d'exil, avouant à demi-mot n'avoir pas lu mon livre [...]. Je m'étais parfois exprimé, lors de conférences ou de signatures, mais ma réponse a toujours été la même : pour moi, le moment d'écrire sur ces sujets viendra quand je serai certain d'avoir trouvé les mots justes, pas avant. D'abord, je veux prouver que je suis écrivain, que le français est ma langue et que je peux en tirer autant qu'un auteur belge ou français. (pp. 53-54)

Cet épanchement, cette détente sur le papier de Kenan Görgün est constamment liée à une forme de dérision, d'autodérision censée dédramatiser une situation migratoire complexe, un sentiment d'appartenance variable. Lorsqu'il réalise une sorte de typologie de sa vie en exil en Turquie, il ne peut éviter de décrire les turcs d'une manière humoristique, notamment par l'usage des parenthèses qui suggèrent un aparté avec le lecteur. Le quatrième mur tombe, créant encore plus le sentiment de confession, la proximité entre les deux versants de la communication littéraire. Il est intéressant de noter aussi à quel point les réflexions linguistiques, les touches d'humour permettent à l'auteur de se sentir légitime dans son identité turque :

Où que l'on soit dans les rues d'Istanbul, on peut percevoir une façon d'être démonstrative et franche (je dis *franche*, pas *franchise*, car celle-ci n'est pas si répandue), souvent teintée d'humour et d'insolence. Humour qui passe beaucoup, chez les Turcs, par le verbe, ce qui est pour moi un enchantement. Ils ont le verbe gouailleur, imagé. *Taper la conversation* est un sport national et un plaisir dont personne ne se prive. L'appétit vient en mangeant : l'objet même d'une conversation apparaît en conversant. C'en devient fascinant de voir tellement de gens avoir tellement de trucs à se dire. Sauter du coq à l'âne est une gymnastique éprouvée, comme si un trapéziste exécutait des figures à vingt mètres, tout en racontant des blagues au micro. D'ailleurs, ce parler chantant attire mon attention sur la manière dont une langue influence la formation même de nos cordes vocales et du timbre de voix, de l'accent que je n'entends pas chez eux et tâche de corriger chez moi.

« J'ai tenté de pratiquer un peu le français, me confie une connaissance. J'en ai eu la gorge enflée ! »

Nous parlons la même langue mais pas le *même turc*. (pp. 170-171)



Kenan Görgün avec son frère aîné et son père © Collection personnelle et familiale de Kenan Görgün

4.2. Un roman de l'immigration

Ce texte conjugue la grande Histoire de l'immigration et la petite histoire de l'immigration familiale de Kenan Görgün. Le grand mouvement historique croise le destin d'une famille turque. Les questionnements géopolitiques s'entremêlent aux réflexions individuelles, identitaires. C'est un jeu de miroirs constant entre la petite et la grande histoire.

4.2.1. Grande Histoire de l'immigration

On sent chez Kenan Görgün une volonté de replacer sa trajectoire familiale dans le grand flux migratoire opéré dans le courant des années 60 et 70 en Europe occidentale. Dans la postface de son récit, il nous informe des grandes lignes de l'histoire partagée entre l'Europe (et plus particulièrement la Belgique) et la Turquie. Il tente de combler un vide de connaissance historique et par là d'expliquer en partie les antécédents des uns et des autres.

L'Europe invite, à travers la signature d'un traité, des travailleurs venus de Turquie pour ses usines et ses mines dès 1961. C'est avec ironie que Kenan Görgün montre qu'au moment où l'Europe se divise, elle ouvre grand les bras aux Turcs :

Le 30 octobre 1961, le premier de ces traités y [Allemagne] fut signé.

Il est ironique que cet accord ait été ratifié moins de trois mois après la construction du Mur de *séparation* le plus symbolique de notre histoire (à égalité avec celui qui sépare Israéliens et Palestiniens ?) : le mur de Berlin. D'une part, on divise, pour des années, les citoyens d'un même peuple au nom du clivage entre communisme à l'Est et capitalisme à l'Ouest, tandis que, de l'autre, on fait venir des milliers de jeunes forces de travail... au nom du second – compétitivité et rendement à moindres frais, nerfs de la doctrine capitaliste ; une doctrine de guerre, ni plus ni moins. (pp. 195-196)

La méditation de Kenan Görgün s'achève donc bien dans cette postface qui lui sert de tremplin vers une réflexion plus globale sur l'immigration. Il s'intéresse surtout aux enjeux économiques de la diaspora turque :

Que la Turquie actuelle aspire, au risque d'y perdre sa légitimité démocratique, à devenir l'un des champions de cette guerre de l'Argent contre l'Humain, m'oblige à avouer, par acte de foi et de résistance, qu'entre les gammes de ma « rhapsodie anatolienne », entre les anecdotes que j'ai partagées avec vous et mes analyses sur les thèmes de la famille, de la langue, de l'art et de la sexualité au sein de l'immigration, c'est cette guerre qui est mon vrai sujet. Telle une boussole enterrée, une faille qu'il me faut suivre de près tandis que j'explore le territoire, il a résonné de plus en plus clairement sous le contenu de ce livre et remontera à la surface dans les deux autres ouvrages que je projette de lui consacrer. (pp. 198-199)

Il fait le constat de l'écart croissant entre le monde économique et le monde social. Où l'humain est devenu une marchandise à part entière. Il signe enfin le crépuscule des espoirs des exilés. Son histoire personnelle lui aura ouvert des portes inattendues sur la question de l'exil :

En m'obligeant à fouiller en moi avec la plus grande sincérité, *Anatolia Rhapsody* m'a permis d'établir un premier contact avec les forces historiques qui ont forgé le phénomène de l'exil, du déchirement et, en l'espace de cinquante ans, fait du *déraciné* le plus tragique de cette guerre de l'Humain et de l'Argent. (p. 201)

4.2.2. Petite histoire de l'immigration

Face aux réflexions globales, on voit dans ce texte la naissance d'une réflexion plus personnelle, plus attentive aux implications individuelles de l'immigration. Comment se construire une identité dans un pays, une culture qui ne sont pas les siens ? Ou plutôt qui ne semblent pas nous accueillir à bras ouverts ? La perception qu'en a Kenan Görgün est emplie de compassion envers les immigrés de première génération, ceux qui, à ses yeux, ont ouvert le chemin à ceux qui, comme lui, profitent d'un courage extraordinaire.

Pour lui, plus encore que des immigrés, ils sont des voyageurs et des travailleurs :

Je remerciai ma grand-mère de m'avoir entrouvert la malle de papa, où ses lettres retournèrent se cacher. À présent que je réfléchis à cœur ouvert à ce que l'immigration a fait gagner ou perdre à nos parents, je me dois de conclure qu'elle les a surtout obligés à... avoir une malle. Ils partiraient dans ces pays inconnus, mais ces malles resteraient là, renfermant tout ce qui n'aurait plus droit de cité, une fois qu'ils seraient devenus des *immigrés* ; des travailleurs aux ordres. (p. 46)

Le regard de Kenan Görgün sur le statut des immigrés est ouvertement humaniste. Il voit dans l'immigration la possibilité d'une fraternité mondiale à travers la nostalgie du pays natal. Il se construit chez chaque immigré un héritage commun, quelle que soit son origine¹³ :

À peu près du moment où ton exil physique s'achève par ton arrivée dans le pays d'accueil, mentalement tu repars en exil vers ton pays natal.
Et c'est là un exil qui va durer indéfiniment.

¹³ GÖRGÜN (KENAN), *Anatolia Rhapsody*, Bruxelles, Espace Nord, 2021, pp. 140-141.

Ils l'appelleront *nostalgie*, c'est le terme savant et à la fois profane pour désigner le mal qui t'affecte, et quiconque chérit un souvenir pensera te comprendre, sans s'apercevoir que tu n'es déjà plus vraiment là. Cette nostalgie sera le pire handicap à ton intégration. Mais ce n'est pas ainsi que tu le vois. À tes yeux, plus le temps passe (pour les autres), plus il se fige pour toi, et cette nostalgie devient ton bien le plus précieux que tu y découvres un héritage commun, non seulement avec les Turcs, mais avec une grande partie l'humanité. Ce refuge mental, des générations entières y ont vécu avant toi, et d'autres, par millions, continuent d'y vivre aujourd'hui aux quatre coins du monde. Là, tu deviens frère de destin avec les Arabes, avec les Asiatiques, avec les Africains, avec tous les exilés et tous les déracinés du monde et de toutes les époques. (pp. 140-141)

Héritage commun mais identité double. L'immigré se construit à la lisière de deux cultures, de deux mondes ; son identité aussi. Tout comme Amin Maalouf dans *Identités meurtrières*¹⁴, Kenan Görgün nous livre sa version de la dualité des immigrants :

Dès ma venue au monde je suis double.
Je suis double par l'exil des miens, et double par méprise.

Je suis Kenan Görgün et je suis... Özgür Görgün.
Prononcez Kenan. Prononcez Eurzgur.
Prononcez K'nan, Canaan, Terre promise. Prononcez Libre.
En un mot, libre ; en cent libre.
Özgür comme Özgürlük. Liberté.

Dès la naissance, on m'enchaîne à deux prénoms, non pas comme les gens qui en ont plusieurs mais ne sont connus et appelés que par l'un d'entre eux, mais à deux prénoms qui s'équivaudront jusqu'à mon dernier souffle, actuels et utilisés l'un et l'autre, parfois d'une minute à l'autre.

Je crois que le destin est parfois dans le prénom – le destin ou l'aspiration fondamentale d'une vie. Je connais des Söhret (fortune, gloire) qui perdent tout au nom de cette injonction contenue dans leur prénom. Je connais des Kadir qui font rimer leur prénom avec Keder – souffrance, peine. Et j'en connais un qui voit son existence comme une longue expédition vers la Terre promise de la liberté. Kenan et Özgür. Cette liberté, j'en ai toujours eu soif. Ai-je plus de liens à rompre, des carapaces à fendre, de résistances à surmonter ? Fuir ces prénoms et identités démultipliés, dualité où certains détectent une prédisposition à l'écriture, à l'invention romanesque, au mensonge vrai ? Dois-je à ma bipolarité d'être écrivain ? Me serais-je mis à créer des personnages car, depuis aussi loin que je me souviens, on me donne du « Kenan » et du « Özgür », et que je me suis défini à l'intersection des deux, ne pouvant imaginer être uniquement Kenan ou uniquement Özgür ?

À l'école, sur les papiers, à l'administration, dans mes relations sociales et sur la couverture de mes livres, je suis Kenan, alors que pour ma famille (c'est-à-dire pour plusieurs centaines de personnes entre la Belgique, l'Allemagne, la France, la Hollande et la Turquie), je ne suis et n'ai jamais été que Özgür. Comme si mon esprit avait son prénom et mon cœur le sien, que mes émotions se conjugaient avec Özgür tandis que ma raison fonctionne en mode Kenan. (pp. 31-32)

¹⁴ Cf. Annexes : MAALOUF (AMIN), *Les Identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998.



Kazım Görgün, le patriarche, entouré d'une partie de ses descendants ainsi que de l'une de ses jeunes sœurs (à droite) © Collection personnelle et familiale de Kenan Görgün



Kenan sur la Croisette à l'époque où il officiait comme gonzo reporter dans le Cannes underground
© Collection personnelle et familiale de Kenan Görgün

4.3. Un roman pluridisciplinaire

Au-delà du simple texte à tendance autobiographique, on peut considérer *Anatolia Rhapsody* comme une expérience pluridisciplinaire. Kenan Görgün prend un malin plaisir à y semer des références auditives, visuelles, cinématographiques comme autant de relais de sa pensée. Écrivain férù de culture pop, il se confie lors d'interview sur l'ambiance qui règne pendant ses séances d'écriture¹⁵ :

Sur le mur, des photos de famille, des petits posters qu'il adore, des petites histoires, des phrases. Comme celle de John Lee Hooker : « *Si tu veux devenir un grand guitariste, prends toutes les notes que tu sais jouer et n'utilise que la moitié d'entre elles.* » À sa gauche, la petite cuisine, où il se fait du café de façon assez permanente. Et à sa droite, la télé. Branchée. Jour et nuit. Pas sur les programmes : sur un DVD. Ce qui tourne, là, c'est *Donnie Brasco*, de Mike Newell. « *Il y a toujours un film qui tourne*, précise Kenan Görgün. *Ça participe à l'ambiance de ce que j'écris. C'est comme la musique.* » [...]

Il les regarde, s'en repaît, alors que Donnie Brasco court toujours sur l'écran et que Michael Jackson débite *Billie Jean*. « La musique, c'est indispensable. Blues, funk, rock, musique turque. Le morceau de Moby, « *I love to move in here* » me fait du bien. En fait, je suis vraiment écrivain par accident. J'aurais aimé être musicien, mais je n'ai pas de regrets. De toute façon, je n'aurais jamais pu devenir le musicien que je rêvais d'être. »

Le mélange des disciplines artistiques lui permet de créer une ambiance, une atmosphère pour entrer en osmose avec son sujet d'écriture, quel qu'il soit¹⁶ :

[Écrit-il] Avec discipline, avec un horaire de travail ? « Pas vraiment. Je m'y mets dès le matin. J'y suis tout de suite, les ordis ne s'éteignent jamais, la musique continue pendant la nuit. Comme je ne dors pas beaucoup, la musique crée la continuité. C'est un moyen psychologique pour gagner du temps. La musique, comme le film, est dans l'ambiance du projet sur lequel je travaille. Grâce à elle, je suis dans le bain immédiatement le matin. »

Cette volonté d'entremêler les disciplines en vue de créer une expérience littéraire totale est clairement visible dans *Anatolia Rhapsody*. Ainsi la vie, le quotidien des jeunes immigrés est décrit en nous renvoyant discrètement vers *Les Barons*¹⁷ :

À vrai dire, c'est ce que nous faisons pratiquement tous lorsque nous nous piquons de présenter nos cultures : devenir les clichés de nous-mêmes. [...]

Un très bon exemple de cette tendance est représenté selon moi par le film *Les Barons* de Nabil Ben Yadir, tout grand succès du cinéma belge ayant mis son auteur sur orbite [...]. (p. 63)

La solidarité des exilés va jusqu'à se soutenir dans le lancement de projets artistiques. S'il ne semble pas convaincu par le traitement de l'immigration fait dans *Les Barons*, Kenan Görgün reste proche de Nabil Ben Yadir. Il se servira aussi plus tard de sa profession pour favoriser ses Frères d'exil, pour prendre part lui aussi aux créations et en être l'écho :

¹⁵ VANTROYEN (JEAN-CLAUDE), « Télé branchée, musique non stop et plongée en état second : c'est le quotidien de Kenan Gorgun », in *Le Soir*, Bruxelles, 4/08/2009.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ BEN YADIR (NABIL), *Les Barons*, Belgique, 2009.

Vingt ans après avoir écrit cette lettre verte et nocturne pour mon père, dix ans après avoir lu les siennes, j'étais journaliste et j'interviewais deux enfants d'immigrés qui se lançaient dans le cinéma avec *Kamel*, tourné dans leur quartier avec des comédiens amateurs, des bouts de ficelle et beaucoup de sincérité. Taylant Barman (turc) et Mourad Boucif (marocain) étaient des amis d'enfance et entamaient l'écriture de leur premier film professionnel. Trois fils d'immigrés autour d'un thé à la menthe : nous avons poursuivi notre conversation au-delà de l'interview et échangé des souvenirs et anecdotes qui nous ont fait souvent hocher la tête d'un air entendu. Je leur ai raconté mon exploration de la malle de papa, de ses lettres, et ils m'ont demandé s'ils pouvaient utiliser cet épisode, revu et corrigé, dans leur film. Le résultat est émouvant. Je sais qu'il ne le fut pas seulement pour moi : *Au-delà de Gibraltar* a été, cette année-là, le film belge le plus regardé en salles... (pp. 47-48)

Parallèles, oppositions, exemples : les renvois pluridisciplinaires qu'utilise Kenan Görgün confèrent à son projet les traits d'une œuvre totale passant par tous pores du corps humain. D'où l'utilisation de la musique. La citation de *Get Back* des Beatles imprime la nostalgie de l'exil : « Get back, get back, get back to where you once belonged... » (p. 169). Ou quand Kenan Görgün utilise Jacques Brel comme argument d'autorité belgo-belge dans le même sens : « Jacques Brel a dit : "Ce qu'il y a de plus dur pour un homme qui habiterait Vilvoorde et qui voudrait aller vivre à Hong Kong, ce n'est pas d'aller à Hong Kong, c'est de quitter Vilvoorde." Mais une fois que vous avez réussi à quitter Vilvoorde, à sortir du champ magnétique de vos attaches et de vos peurs, le monde s'ouvre à vous comme si l'univers vous en faisait cadeau » (p. 174). Il en va de même pour la trajectoire du Buena Vista Social Club qui lui permet d'expliquer le contraste entre la patrie fantasmée et la patrie réelle :

Un autre cas, un peu plus ancien, est encore plus exemplaire car il est devenu un phénomène mondial : *Buena Vista Social Club*.

Tout commence avec le documentaire que Wim Wenders consacre à une génération de musiciens cubains du troisième âge. Ces hommes, qui ont vu leur île secouée de crises inoubliables, excellent dans leur art et sont extrêmement attachants. Visionner ce documentaire vous donne une seule envie : sauter dans un avion pour Cuba. Les images sont somptueuses, les entretiens riches en pépites, plaisanteries et souvenir émus, et les performances musicales de toute beauté. On se dit que cette œuvre n'est que justice rendue à ces artistes qui, dans l'indifférence et le blocus, malgré la pauvreté, la privation, ont consacré leur vie à leur passion pour la musique de leur pays.

Le documentaire est magnifique. Il a rencontré un succès inespéré dans sa catégorie. L'album s'est vendu comme des petits pains. Certains artistes du film se sont vus propulsés dans les *charts* avec des albums solo et ont promené leur répertoire sur les scènes du monde entier, devant des salles combles, bouleversées de voir, en chair et en os, ces papys qui faisaient de la résistance sur leur île d'émeraude et que nous n'aurions jamais découvert sans Wim Wenders. *Buena Vista Social Club* est devenu un label. À La Havane, un bar s'appelle comme ça et vend des mojitos deux fois le prix normal en faisant croire aux touristes que les musiciens du film s'y retrouvent pour *jammer*. Mais est-ce là Cuba ? Est-ce même La Havane ? Celle que nous dépeint le film est une Havane de fantasme, qu'il est impossible de ne pas aimer. [...] Nous voilà une fois encore acculés à encenser la version adoucie d'une culture et, pour cette culture, à se réjouir d'être applaudie pour ses stéréotypes prêts à l'*export*. (pp. 64-65)

Musique, cinéma... et danse ! *Plan K* est, à l'instar d'autres entreprises locales, l'image de ces lieux d'accueil et d'expression des jeunes. Dans des villes où les populations citadines défavorisées sont laissées à elles-mêmes, ce type d'initiative permet aux jeunes de s'intégrer :

Ensemble, nous avons trouvé une seconde famille adoptive, sous les cintres surélevés du *Plan K*, grâce à une connaissance, belge cette fois [...]. Déraciné sur un de ses flancs, S. fut le premier Belge dénaturé que j'aie connu (il y en aurait d'autres, qui chercheraient à se redéfinir à travers des amitiés

dangereuses avec la « racaille », dont ils adopteraient le style vestimentaire, le phrasé, les déboires et l'exclusion). Kathleen et Walter étaient les concierges du *Plan K*, cette salle de danse dirigée par le chorégraphe Frédéric Flamand, dont je ne devais découvrir que plus tard, dans une « autre vie », la réputation de Maurice Béjart numéro deux.

Il reste une dernière information à relever dans cette intrication artistique, celle du titre. L'implication de la musique va jusque dans l'intitulé de cette œuvre : *Anatolia Rhapsody*. Rhapsodie anatolienne. La rhapsodie est une composition très libre dans sa forme, assez fantaisiste mais le plus souvent basée sur des instruments et des rythmes folkloriques ou traditionnels. Le parallèle avec *Bohemian Rhapsody* de Queen est inévitable. Il ancre cet ouvrage dans une lignée rock, contestataire et lyrique. Par un jeu de parallèle, l'Anatolie est comparée aux Bohémiens. On ne peut que penser aux destins croisés des jeunes travailleurs turcs partis comme des bohémiens, avec insouciance, offrir leur force de travail aux riches européens. La référence musicale est donc aussi politique. L'anatolien est un bohémien, un homme mal considéré par les valets du grand capital.



Kenan mettant sa mort en scène au milieu de ses livres préférés
© Collection personnelle et familiale de Kenan Görgün

5. Propositions de séquences/activités

Cette proposition de séquences a pour objectif d'amener des élèves du troisième degré de l'enseignement secondaire à réaliser deux tâches.

D'une part, les élèves devront produire par groupes une capsule vidéo mettant en scène une interview imaginaire de Kenan Görgün. Cette production aura comme objectif de les amener à reformuler les thématiques abordées dans l'œuvre et expliquées par l'enseignant en amont (immigration turque, capitalisme social, conflit entre le Capital et l'Humain). L'épreuve sera formative et permettra aux élèves de s'entraîner oralement en vue de la seconde tâche.

En effet, d'autre part, les apprenants devront défendre oralement un plaidoyer ou un réquisitoire sur le sujet de leur choix. La prestation orale sera évaluée à l'aune de critères verbaux et paraverbaux ; le texte argumentatif pourra, lui, faire l'objet d'une correction formative ou sommative.

Le déroulement proposé ici pourra être adapté en fonction des besoins et des capacités tant temporelles qu'humaines de l'enseignant et de sa classe.

UAA 1 : rechercher, collecter l'information et en garder des traces. UAA 2 : réduire, résumer, comparer, synthétiser

Rechercher des informations sur les relations politiques belgo-turques et les mettre en relation avec les informations trouvées dans *Anatolia Rhapsody* : partir des documents traités et évoqués dans le texte et les analyser. L'enseignant cernera les parties utiles à comparer, surtout présentes dans la postface. Il pointera aussi le rôle de l'état dans l'immigration économique turque et fera le parallèle avec les immigrations italienne et marocaine.

Un point historique sur le fonctionnement de l'économie minière en Belgique pourrait éventuellement s'insérer à cette présentation historique : fonctionnement de la mine, du début à la fin de l'idylle minière belge, type de production, etc.

UAA 1 : rechercher, collecter l'information et en garder des traces. Une littérature belge de l'immigration

À l'aide d'extraits de l'ouvrage de référence *Littérature belge* de Jean-Marie Klinkenberg et Benoît Denis¹⁸ ainsi que de ressources extérieures (interviews), présenter la littérature de l'immigration en Belgique. Les auteurs et œuvres abordés peuvent être de plusieurs types (présentation d'œuvres différentes via travail de groupe). Parmi ces œuvres, l'enseignant veillera à multiplier les supports visuels (courts et longs métrages), graphiques (BD et romans graphiques), écrits (extraits de romans, de nouvelles...), audio (musiques, interviews radiophoniques).

À titre d'exemple voici quelques œuvres ressources concernant l'immigration :

- Support visuel : *Marina* de Stijn Coninx, *Les Barons* de Nabil Ben Yadir, *Au-delà de Gibraltar* de Taylan Barman et Mourad Boucif.
- Support graphique : *Marcinelle 1956* de Sergio Lama.

¹⁸ KLINKENBERG (JEAN-MARIE) & DENIS (BENOÎT), *La Littérature belge. Précis d'histoire sociale*, Bruxelles, Espace Nord, 2006.

- Support écrit : *Les Identités meurtrières* d'Amin Maalouf, *De cendres et de fumées* de Philippe Blasband, *Ti t'appelles Aïcha, pas Jouzifine !* de Mina Oualdlhadj, *Je ne suis pas raciste, mais...* d'Hassan Bousetta et Malika Madi, *Apprendre à lire* de Sébastien Ministru
- Support audio : *Le Rital* de Claude Barzotti.

UAA4 : défendre oralement une opinion et négocier. UAA 2 : réduire, résumer, comparer, synthétiser. Étude comparative du traitement de l'immigration

Au moyen d'extraits tirés de différentes œuvres, comparer l'image proposée du migrant et la construction identitaire qui en découle. *Anatolia Rhapsody* servira de point de comparaison. Les élèves devront réaliser un tableau comparatif et tenter de dégager des conclusions personnelles. Un débat animé par le professeur suivra avec comme objectif de déconstruire les préjugés des élèves et d'amener à une compréhension plus empathique et complexe du phénomène.

UAA 5 : s'inscrire dans une œuvre culturelle ; amplifier et transposer. Observation d'interviews et rédaction du texte

Les élèves seront amenés à suivre des interviews filmées ou radiophoniques¹⁹ de Kenan Görgün. Celles dédiées à la promotion d'*Anatolia Rhapsody* seront directement en lien avec la thématique mais les rencontres plus récentes – surtout liées à la parution du *Second disciple* – pourront tout autant concerner les apprenants.

À partir de ces exemples et de leur analyse, des groupes de deux ou trois élèves devront réaliser une interview imaginaire de Kenan Görgün. L'objectif sera de leur faire reformuler le propos de la lecture. Ils construiront ainsi par eux-mêmes un résumé et une analyse du contenu. Ils s'incluront dans le processus d'apprentissage. L'interview pourra être enregistrée en audio ou filmée selon le temps disponible pour la séquence de cours. La performance orale sera corrigée par l'enseignant d'une manière formative.

UAA 2 : réduire, résumer, comparer, synthétiser. Découverte des caractéristiques de l'essai et du plaidoyer

Pour tendre vers une réflexion plus globale et un apprentissage plus général, le groupe-classe sera ensuite dirigé vers la découverte des caractéristiques de l'essai. L'étude comparative et historique permettra de découvrir les notions de plaidoyer et réquisitoire. Ils pourraient, par exemple, étudier des extraits en parallèle d'*Anatolia Rhapsody* et d'*Indignez-vous* de Stéphane Hessel puisqu'ils se penchent tous les deux (l'un plus brièvement que l'autre) sur la situation du conflit israélo-palestinien au Moyen-Orient.

¹⁹ Voir par exemple :

https://www.rtbf.be/auvio/detail_nos-heros-doux-seigneur-des-ombres-par-kenan-gorgun?id=2645229

https://www.rtbf.be/auvio/detail_kenan-gorgun-le-routard-revolutionnaire?id=2574439

https://www.rtbf.be/auvio/detail_kenan-gorgun?id=2579024

https://www.rtbf.be/auvio/detail_1000-jours-dans-l-histoire?id=2335864

https://www.rtbf.be/auvio/detail_kenan-gorgun?id=1897012

UAA4 : défendre oralement une opinion et négocier. Production finale

Comme tâche finale, les élèves devront produire un plaidoyer (ou un réquisitoire) sur un sujet de leur choix et le défendre oralement devant la classe. La performance écrite aura été corrigée et la performance orale sera évaluée.

Pour aller plus loin :

- *Migratie Museum Migration de Bruxelles ;*
- *Les Barons de Nabil Ben Yadir ;*
- *Visite de Blegny-Mine ou du Bois du Cazier.*

6. Bibliographie

BLASBAND (PHILIPPE), *De cendres et de fumées*, Paris, Gallimard, 1990.

BOUSETTA (HASSAN) & MADI (MALIKA), *Je ne suis pas raciste, mais...*, Bruxelles, Luc Pire, 2008.

DEUXANT (BENOÎT), « Migration et musique (2) : Entretien avec Marco Martiniello in *Point Culture*, mis en ligne le 13/09/2019, consulté le 11/11/2020.

URL : <https://www.pointculture.be/magazine/articles/focus/musique-et-migration-entretien-avec-marco-martiniello/>

GÖRGÜN (KENAN), *Anatolia Rhapsody*, Bruxelles, Espace Nord, 2021.

KLINKENBERG (JEAN-MARIE) & DENIS (BENOÎT), *La littérature belge. Précis d'histoire sociale*, Bruxelles, Espace Nord, 2006.

MAALOUF (AMIN), *Les Identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998.

MINISTRU (SÉBASTIEN), *Apprendre à lire*, Paris, Grasset, 2017.

OUALDLHADJ (MINA), *Ti t'appelles Aïcha, pas Jouzifine !*, Nivelles, Clepsydre, 2008.

WALLRAFF (GÜNTER), *Tête de turc*, Paris, La Découverte, 1986.

7. Annexes

MAALOUF Amin, *Les Identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998.

Extrait 1

Depuis que j'ai quitté le Liban en 1976 pour m'installer en France, que de fois m'a-t-on demandé, avec les meilleures intentions du monde, si je me sentais « plutôt français » ou « plutôt libanais ». Je réponds invariablement : « L'un et l'autre ! » Non par quelque souci d'équilibre ou d'équité, mais parce qu'en répondant différemment, je mentirais. Ce qui fait que je suis moi-même et pas un autre, c'est que je suis ainsi à la lisière de deux pays, de deux ou trois langues, de plusieurs traditions culturelles. C'est précisément cela qui définit mon identité. Serais-je plus authentique si je m'amputais d'une partie de moi-même ?

À ceux qui me posent la question, j'explique donc, patiemment, que je suis né au Liban, que j'y ai vécu jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, que l'arabe est ma langue maternelle, que c'est d'abord en traduction arabe que j'ai découvert Dumas et Dickens et *Les Voyages de Gulliver*, et que c'est dans mon village de la montagne, le village de mes ancêtres, que j'ai connu mes premières joies d'enfant et entendu certaines histoires dont j'allais m'inspirer plus tard dans mes romans. Comment pourrais-je l'oublier ? Comment pourrais-je jamais m'en détacher ? Mais, d'un autre côté, je vis depuis vingt-deux ans sur la terre de France, je bois son eau et son vin, mes mains caressent chaque jour ses vieilles

pierres, j'écris mes livres dans sa langue, jamais plus elle ne sera pour moi une terre étrangère.

Moitié français, donc, et moitié libanais ? Pas du tout ! L'identité ne se compartimente pas, elle ne se répartit ni par moitiés, ni par tiers, ni par plages cloisonnées. Je n'ai pas plusieurs identités, j'en ai une seule, faite de tous les éléments qui l'ont façonnée, selon un « dosage » particulier qui n'est jamais le même d'une personne à l'autre. (pp. 7-8)

Extrait 2

Sur ce qu'il est convenu d'appeler « une pièce d'identité », on trouve nom, prénom, date et lieu de naissance, photo, énumération de certains traits physiques, signature, parfois aussi l'empreinte digitale – toute une panoplie d'indices pour démontrer, sans confusion possible, que le porteur de ce document est Untel, et qu'il n'existe pas, parmi les milliards d'autres humains, une seule personne avec laquelle on puisse le confondre, fût-ce son sosie ou son frère jumeau.

Mon identité, c'est ce qui fait que je ne suis identique à aucune autre personne.

Défini ainsi, le mot identité est une notion relativement précise et qui ne devrait pas prêter à confusion. A-t-on vraiment besoin de longues démonstrations pour établir qu'il n'existe pas et ne peut exister deux êtres identiques ? Même si, demain, on parvenait, comme on le redoute, à « cloner » des humains, ces clones eux-mêmes ne seraient identiques, à l'extrême rigueur, qu'à l'instant de leur « naissance » ; dès leurs premiers pas dans la vie, ils deviendraient différents.

L'identité de chaque personne est constituée d'une foule d'éléments qui ne se limitent évidemment pas à ceux qui figurent sur les registres officiels. Il y a, bien sûr, pour la grande majorité des gens, l'appartenance à une tradition religieuse ; à une nationalité, parfois deux ; à un groupe ethnique ou linguistique ; à une famille plus ou moins élargie ; à une profession ; à une institution ; à un certain milieu social... Mais la liste est bien plus longue encore, virtuellement illimitée : on peut ressentir une appartenance plus ou moins forte à une province, à un village, à un quartier, à un clan, à une équipe sportive ou professionnelle, à une bande d'amis, à un syndicat, à une entreprise, à un parti, à une association, à une paroisse, à une communauté de personnes ayant les mêmes passions, les mêmes préférences sexuelles, les mêmes handicaps physiques, ou qui sont confrontées aux mêmes nuisances.

Toutes ces appartenances n'ont évidemment pas la même importance, en tout cas pas au même moment. Mais aucune n'est totalement insignifiante. Ce sont les éléments constitutifs de la personnalité, on pourrait presque dire « les gènes de l'âme », à condition de préciser que la plupart ne sont pas innés. (pp. 16-17)

Extrait 3

Sans doute mes propos sont-ils ceux d'un migrant, et d'un minoritaire. Mais il me semble qu'ils reflètent une sensibilité de plus en plus partagée par nos contemporains. N'est-ce pas le propre de notre époque que d'avoir fait de tous les hommes, en quelque

sorte, des migrants et des minoritaires ? Nous sommes tous contraints de vivre dans un univers qui ne ressemble guère à notre terroir d'origine ; nous devons tous apprendre d'autres langues, d'autres langages, d'autres codes ; et nous avons tous l'impression que notre identité, telle que nous l'imaginions depuis l'enfance, est menacée.

Beaucoup ont quitté leur terre natale, et beaucoup d'autres, sans l'avoir quittée, ne la reconnaissent plus. Sans doute est-ce dû, en partie, à une caractéristique permanente de l'âme humaine, naturellement portée sur la nostalgie ; mais c'est également dû au fait que l'évolution accélérée nous a fait traverser en trente ans ce qu'autrefois on ne traversait qu'en de nombreuses générations.

Aussi le statut du migrant n'est-il plus seulement celui d'une catégorie de personnes arrachées à leur milieu nourricier, il a acquis valeur exemplaire. C'est lui la victime première de la conception « tribale » de l'identité. S'il y a une seule appartenance qui compte, s'il faut absolument choisir, alors le migrant se trouve scindé, écartelé, condamné à trahir soit sa patrie d'origine soit sa patrie d'accueil, trahison qu'il vivra inévitablement avec amertume, avec rage.

Avant de devenir un immigré, on est un émigré ; avant d'arriver dans un pays, on a dû en quitter un autre, et les sentiments d'une personne envers la terre qu'elle a quittée ne sont jamais simples. Si l'on est parti, c'est qu'il y a des choses que l'on a rejetées – la répression, l'insécurité, la pauvreté, l'absence d'horizon. Mais il est fréquent que ce rejet s'accompagne d'un sentiment de culpabilité. Il y a des proches que l'on s'en veut d'avoir abandonnés, une maison où l'on a grandi, tant et tant de souvenirs agréables. Il y a aussi des attaches qui persistent, celles de la langue ou de la religion, et aussi la musique, les compagnons d'exil, les fêtes, la cuisine.

Parallèlement, les sentiments qu'on éprouve envers le pays d'accueil ne sont pas moins ambigus. Si l'on y est venu, c'est parce qu'on y espère une vie meilleure pour soi-même et pour les siens ; mais cette attente se double d'une appréhension face à l'inconnu – d'autant qu'on se trouve dans un rapport de forces défavorable ; on redoute d'être rejeté, humilié, on est à l'affût de toute attitude dénotant le mépris, l'ironie, ou la pitié. (pp. 47-48)

Extrait 4

L'Histoire avance à chaque instant sur une infinité de chemins. Se dégage-t-il de cela, malgré tout, un sens quelconque ? Nous ne le saurons sans doute qu'à « l'arrivée ». Encore faudrait-il que ce mot lui-même ait un sens.

L'avenir sera-t-il celui de nos espérances ou bien celui de nos cauchemars ? Sera-t-il fait de liberté ou bien de servitude ? La science sera-t-elle, en fin de compte, l'instrument de notre rédemption ou bien celui de notre destruction ? Aurons-nous été les assistants inspirés d'un Créateur ou bien de vulgaires apprentis sorciers ? Allons-nous vers un monde meilleur ou bien vers « le meilleur des mondes » ?

Et d'abord, plus près de nous, que nous réservent les décennies à venir ? une « guerre des civilisations », ou la sérénité du « village global » ?

Ma conviction profonde, c'est que l'avenir n'est écrit nulle part, l'avenir sera ce que nous en ferons.

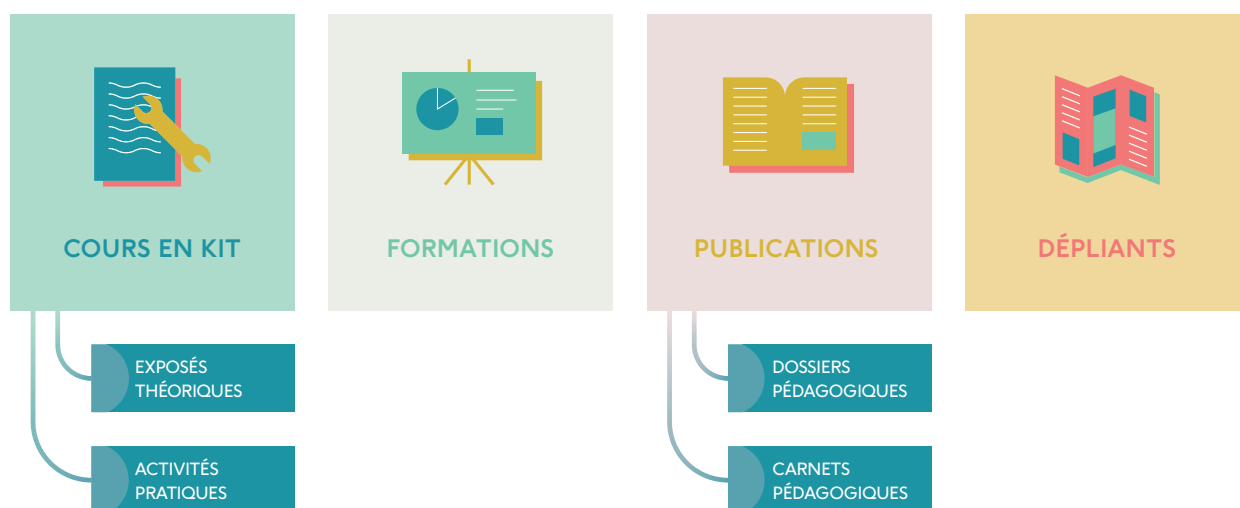
Et le destin ? demanderont certains, avec un clin d'œil appuyé à l'Oriental que je suis. J'ai l'habitude de répondre que, pour l'homme, le destin est comme le vent pour un

voilier. Celui qui est à la barre ne peut décider d'où souffle le vent, ni avec quelle force, mais il peut orienter sa propre voile. Et cela fait parfois une sacrée différence. Le même vent qui fera périr un marin inexpérimenté, ou imprudent, ou mal inspiré, ramènera un autre à bon port.

S'agissant du « vent » de la mondialisation qui souffle sur la planète, on pourrait dire à peu près la même chose. Il serait absurde de chercher à l'entraver ; mais si l'on navigue habilement, en gardant le cap et en évitant les écueils, on peut arriver « à bon port ». (pp. 112-13)

Découvrez l'offre didactique de la collection sur l'espace pédagogique du site

www.espacenord.com !



Des outils téléchargeables **gratuitement** à destination
des professeurs de français du secondaire.